

Dimanche, 18 mai 1914. Fort Libert

Mon cher Barailley,

Ⓐ Avant-hier, à deux heures de l'après-midi, lorsque j'ai reçu ta lettre, j'affinais un passage de "Une amie", ce roman dont je t'ai parlé.

" Il avait l'âge où l'amour n'est que désir qui s'ignore.
" Dix-huit ans, jours heureux où l'imagination tout embe
" lit, l'ingénuité du cœur est intacte encore!

" Les yeux réfléchissent la transparence de ses yeux sans
" rides. Il n'a pas de secret. Il aime aimer. Des peines qui ne le pénètrent
" sont que plus tard insoucieux, il s'émeut de voir d'autres que lui en
" souffrir. Cela seul le trouble un instant. Il tâche à les consoler. De des-
" tin inégal l'inite. Il ne le veut pas comprendre. Il n'y tend pas non plus
" C'est l'aveil de la vie. Ses larmes n'étant qu'averses, point elles ne
" durent. Déprises et enthousiasmes, en son ciel juvénile tout se croise,
" tout se contrarie, on s'oppose — ainsi que vols d'hirondelles. L'espé-
" rance tardive n'y ose pas dessiner son douloureux horizon. Des sens
" tiennent lieu de pensée; de raison, les élans. C'est l'âge heureux où
" n'est l'amour que désir qui s'ignore. Le cœur est en fête; le cœur est
" en fleur..."

Je t'ai manuscrit ce morceau. Je veux, par là, te signi-
fier que, faisant de la poésie en prose, j'étais préparé à savourer
les poèmes que tu m'as fait le grand honneur de soumettre à
mon appréciation...

Tout d'abord, bien qu'il soit trop tard, et que je sois
loin, permets-moi de compatir à ta douleur. Rien de ce qui
survient à mes amis, — je donne à ce verbe sa valeur péjorative,
— ne saurait me désintéresser. La mauvaise fortune qui les
frappe m'atteint aussi. Le malheur m'a toujours ému. Quisse ma

sympathie lointaine amoindrir tes regrets, - avec le temps, - et t'aider à les mieux supporter. C'est l'affliction qui trempe les seules âmes dignes de vivre. Ne t'oublie plus.

Si me plaisent quelques formules de la morale chrétienne, le stoïcisme ^{magné} davantage. Je ne sais rien qui égale la mort de Pétrone, si ce n'est la vie de Marc-Aurèle ou l'agonie de Julien l'Apostat, ce Marc-Aurèle de la décadence.

Sénèque, qui n'a eu qu'un tort; celui de ne pas vivre ses sentences, a écrit, à propos de la mort, les plus belles pensées qui soient. En voici quelques extraits. Ils sont de sa lettre "C. Lucilius". Maeterlinck les a parfaitement traduits dans sa "Marie-Magdeleine."

"La plupart comptent pour rien les avantages et les plaisirs passés. Ils mettent l'amitié au tombeau avec leur ami... Une bonne partie de ceux que nous avons aimés demeure après que le destin les a retirés. Le temps qui est passé est à nous, et je ne vois rien dont nous soyons plus assurés que de ce qui a été. L'espérance de l'avenir nous rend ingrats des biens que nous avons reçus... Il est superflu de s'attrister quand la tristesse ne sert de rien. Et puis, il n'est pas juste de se plaindre d'un malheur qui est tombé sur une personne, et qui pèse encore sur la tête de tous les autres..."

Je t'engage à méditer ces maximes. Il en est une autre, que je te veux citer. Elle est de Maeterlinck, et servira de conclusion aux lignes précédentes. "Consoler, n'est pas anéantir la douleur, mais apprendre à la surmonter." - Je n'ai voulu que te consoler...

Je ne te plains pas d'être passé par le régiment. Le stage te montre comme la vie qui nous entoure est factice. Il vaut mieux se replier en soi. Voilà qui est vraiment vivre. C'est ce qui me faisait, à Bordeaux, prendre pour un joyeux drille. Afin de dissimuler mes poursuites intérieures et contradictoires, je tenais à être un boute-en-train, d'ailleurs mes propos semblaient n'être que plaisanterie. Mes sautes d'humeur étaient de l'humour. Elles ne permettraient de me recueillir à mon

gré. Mes fires galéjades ne m'ont jamais empêché d'avoir un lucide esprit. Il ~~était~~ aurait été impossible qu'il en fut autrement. J'ai, trop jeune, été habituée à être trop seul. Je suis resté plusieurs fois au lycée, même durant les grandes vacances. Il m'a bien fallu apprendre à réfléchir, puisque je n'avais personne à qui parler. Puisque je n'avais personne à qui parler, il m'a bien fallu apprendre à traduire mes impressions les plus secrètes autrement que par la parole. Et cela est extraordinaire, à une époque où l'on ne juge plus que d'après les journaux, où l'on ne réfléchit plus, — parce qu'il n'y a plus de "vie intérieure", — terme qui n'a pas l'air de trop te déplaire, et qui m'a tant plu!...

Je me réjouis grandement que mon livre ait pu t'incliner à cette vie là. Encore que je le juge avec sévérité, les critiques littéraires l'ont jugé avec une telle faveur que je commence à croire qu'il est moins mauvais que je ne le croyais. On lui consacre encore des articles — après deux ans —; c'est extraordinaire. J'en suis heureux. Mais je crois qu'on me fait meilleur que je ne suis.

Le tourmant de phrases me conduit à te dire, une fois pour toutes, que je te supplie de ne pas me prendre pour un de la Rocca. C'est entendu: les compliments me font plaisir. Il ne faut pas cependant qu'ils soient hyperboliques. Je te dis que j'ai l'esprit lucide. Ainsi donc, je t'en prie amicalement, ne m'accable pas d'épithètes laudatives. Je pourrais finir par croire que tu te moques gentiment de moi. Ainsi l'ambinet, lorsqu'il me corrigeait des vers avec épithètes outrageuses...

J'ai lu et relu tes nouveaux poèmes avec la plus grande attention.

Je ne veux pas te cacher plus longtemps que tu as fait un formidable progrès.

A ce propos, il faut que je m'explique. Lorsque

4

tu m'as donné "Pianissimo amersoso...", je ne t'ai fait que quelques critiques de détail, - sur la forme. Je n'ai pas voulu attaquer le fond. Voici pourquoi. Tu avais des dons indubitables, visibles. Mais, en t'étudiant, j'ai eu compris que tu étais trop sensible et que, peut-être, en te montrant le mal du doigt, je risquais de te décourager, de te froisser. D'autre part, je suis de ceux qui n'essaieront jamais de décourager ~~comme~~ un débutant bien doué. J'ai souffert un peu d'être obligé, en ce qui te concerne, de réprimer mon habituelle sincérité. Je n'aime pas mentir à autrui pas plus qu'à moi-même. Je t'avoue à présent, devant tes nouveaux poèmes, qui sont d'un admirable sentiment, ne plus regretter du tout ma nuance de mensonge d'autrefois. Encore un peu de travail, et tu atteindras à cette plénitude dans le sens et dans la forme vers laquelle je tends ainsi que toi. Méfie-toi de la sécheresse. C'est le précipice qui borde le sentier que tu poursuis. Il te faut arriver à unir dans tes vers, la saveur de Cristan l'Hermitte, la précision formelle de Decote de Disle, l'ingénuité de Verlaine, le haut esprit de Bandelaire, le symbolisme lumineux de Mallarmé 1^{re} manière, le vocabulaire de Moreias et l'aérienne, saine, allusive et voilée fluidité de H. de Régnier.

10) Mets toi au régime suivant: Rutebeuf, Rabelais, Villon, Villehardouin, Froissant, Joinville.

29) Marot, Ronsard, Joachim du Bellay, Garnier, Cristan l'Hermitte, Mathurin Régnier, Monchrestien, Mellin de Saint-Gellais.

30) Saint-Evremond, la Bruyère, Pascal, la Rochefoucauld, la Fontaine, Saint-Simon, M^{me} de Sévigné, M^{me} de la Fayette

40) Diderot, Buffon, Montesquieu, A. Chénier.

50) Vigny, Decote de Disle, Gautier, Bandelaire, Villiers de l'Isle Adam, Renan, Verlaine.

60) Mallarmé, Moreias, H. de Régnier, Liénel des Rieux, Raymond de la Bailhède.

Ann. 70) Anatole France, Barres, Maurras, André Gide,
André Suarès...

J'ai gardé trois de tes poèmes. Je les envoie à Boequet, en les priant de les insérer au "Bouffroi". Mieux que tout, mon geste te prouvera l'estime grande ^{que} je les tiens. Toutefois, j'en ai supprimé l'épigraphe. Je te remercie d'avoir pensé à prendre ces deux vers dans mon dernier livre. Mais je ne saurais admettre que tu m'attribues des progrès, qui ne viennent que de toi-même. En toi, tu avais des terres en friches dont tu ignorais la valeur, la fertilité. La douleur est venue, qui a labouré tout cela. Je n'y suis pour rien. Rends toi justice...

J'aurais bien envoyé tes vers à "la Vie". Mais, bien que les frères Leblond m'aient écrit pour s'assurer de ma collaboration, ils en attendent encore la preuve palpable, ou, du moins, ils ne la possèdent que depuis peu.

Après avoir longtemps laissé parler mon cœur,
De jugement restreint, en strophes cadencées,
Ayant enfin connu que le riche laboureur
Permet seul d'exprimer dignement la pensée;

Sentant venir en moi le moment précieux
Où se décelera l'intérieur autonome;
Comprenant quelle force, en dessillant les yeux,
A celui qui peut voir l'expérience donne,

Je veux dire, en mes vers ramassant mon effort,
Qui est toujours la douleur qu'on pleure profanée,
Mais qu'un espoir mûri par son effet ressort
Même des jours les plus abattus de l'année.

Toutes les corrections que voilà, je ne les ai faites qu'après m'être pénétré de ce que tu voulais traduire. J'ai remplacé les images défectueuses ou inconséquentes par d'autres images et d'autres qualificatifs. Le faisant, je n'ai pas eu déformer ta pensée. Je n'ai que précisé ce qui se dégageait mal. A toi de voir si j'ai outrepassé ta confiance et tes désirs...

Bien que soit excellente ma santé, je me sens, actuellement très fatigué. Mon séjour colonial est terminé depuis plus de deux mois. Mais, après deux ans, je n'ai pas pu réaliser même cent francs d'économies personnelles. Des mensualités que je vers à ma famille absorbent tout. Je continue à ne pas avoir de chance. Fiançailles rompues, amitiés qui ne se manifestent guère (Duffan, Daussey, Pujolle, Lafon, Lambert); économies qui ne se font pas, c'est toujours la même chose pour moi. J'ai cinq ans de plus que toi. La chance ne m'a pas encore servi. Il est probable qu'elle ne me connaîtra jamais.

J'attends par le prochain courrier le nouveau roman que m'annonce Lafon, "Lucile Hervaux"; il ~~me semble~~ ^{me dit} qu'au second plan, dans l'ombre, il est une figure de jeune homme qui ne ressemble beaucoup. Cela me flatte et me surprend.

Je vois que tu as vu juste en ce qui concerne Jean Balde. Elle est beaucoup trop virile. Je ne pense pas qu'elle doive aboutir au mariage. Elle a une personnalité trop forte. Pour qu'une union puisse réussir, il faut que l'un des conjoints domine sur l'autre; que ce soit l'homme ou que ce soit la femme, peu importe. Mais il faut un directeur.

Je mène une vie monotone. Je lis peu, travaille peu. J'ai les yeux fatigués à l'extrême. Je suis à ce point abstinent qu'un castrat l'est moins que moi. C'est pure vérité. Ne t'étonne pas. des femelles d'ici, - ce ne sont pas des femmes, - me dégoûtent. Moins que dégoûtent, elles n'ont aucun sentiment profond. Je les exécute. Et moi qui aime tant les valeurs féminines, et la femme en général. Moi qui, à

Bordeaux, en 1911 encore, pouvait ~~être~~, en trois heures d'herbage, jouter six et même sept fois! A présent mon mâle perd flasque. C'est un corps mort. A peine si, de loin en loin, des pertes nocturnes me certifient que j'ai encore un peu de sève. Mais ces pollutions involontaires me laissent indifférents. Abelard et Origène, au pins de moi, étaient des gens heureux.

Je regrette amèrement ma petite amie, Simone. Elle était experte en l'art de la copulation. Et si jolie! Qui'est elle devenue. Je le prévois trop. Ma foi, elle a eu raison. La vie est courte, je lui souhaite d'être tombée sur un brave type. En six mois, nous n'avions pas eu une dispute, une seule. Et nous nous aimions bien. Les preuves que nous nous sommes données étaient plus que nombreuses. Nous étions, parfois, à ce point recrus par nos amoureuses luttes que, d'accord, elle et moi, nous nous privions jusqu'à cinq jours l'un de l'autre. Et c'est toujours elle qui a demandé grâce la première. Mon orgueil d'homme m'empêchait d'avouer que je n'en pouvais plus, les beaux jours sont courts...

Tu as dû voir, dans "Burdigala", un extrait d'une longue étude que je veux consacrer à la mémoire de Mathurin Régnier. Je compte la mener à bonne fin dès mon retour en France, avec mes autres œuvres dont voici les titres, si elle t'amuse.

<u>Poésie</u>	le livre du Souvenir.	
<u>Prose</u>	Djagani	} romans coloniaux
	Batonala le Makoundji	
	Une amie	récit psychologique.
	Mathurin Régnier	étude.

"le livre du souvenir" et "Djagani" sont achevés. Les principaux chapitres de "Batonala le Makoundji" et de "Une amie" sont terminés. Mathurin Régnier est commencé.

no 3316 (20) 8
j'attends pour le poursuivre que me soient expédiés de France les livres et documents que j'ai demandés. Puis, après, peut-être réunirai-je en un seul volume mes meilleurs poèmes de "la Vie Intérieure" et du "livre du Souvenir". Je donnerai à ce recueil le titre de "Stances".

Enfin, j'ai ~~deux~~ en trois autres projets. Je ne te donne pas les titres de p. s. je ne les mettrai jamais en exécution tant que je resterai ici. Ce sont deux pièces de théâtre, l'une en vers, l'autre en prose, et puis... Tu verras par toi-même. Car je compte que tu voudras bien, lors de mon retour, collaborer à cet ouvrage qui, s'il réussit, nous rapportera, environ, bénéfices nets, 1400 frs, soit donc 700 pour chacun.

Je te quitte sur ces bonnes paroles, en te tendant mes mains cordiales.

Tibi... or not to be.



R. Masan.